

pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures : ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause : ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer ; les sujets ont cessé d'en révéler les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices : j'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane qui aient ému les communes ; ces disputes n'étaient encore que de faibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisaient comme un essai de leur

liberté : mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs ; c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une déman-gaison d'innover sans fin après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loinqu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti : les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source, et leurs opinions mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendans, qui n'ont point de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées, et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse en conservant l'épiscopat ; car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise ? Quest-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi-bien que du saint Siège qui est son centre, pour s'attacher contre la nature à la royauté comme à son chef ? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble ; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés elle n'avait point voulu attirer à

soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs, et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait anéantir toute royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilège: tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie: « Leur ame, » dit le Seigneur, a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, » et je leur ai dit: » Je ne serai plus votre pasteur, » c'est-à-dire; je vous abandonnerai à vous-mêmes, et à votre cruelle destinée, et voyez la suite: « Que ce qui doit mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché soit retranché; » entendez-vous ces paroles? » et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les

autres (1). » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Eglise et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse princesse servait l'Eglise, elle croyait servir l'État; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentimens; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuans et audacieux qui sem-

(1) Anima eorum variavit in me; et dixi: Non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach.* 11. v. 8 et 9.

blent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois (1). Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avaient transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, et mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur, le prophète aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne,

(1) *Apoc.* 13. v. 5. 7.

ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie ; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît (1) ; et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur (4). » Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. » Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux moindres animaux (5) : tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande ! Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne (4). » Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi doit se réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut du royaume, ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat, et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort ! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureuse-

(1) *Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. Jerem. 27. v. 5.*

(2) *Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor, regis Babylonis, servi mei. ibid. v. 6.*

(3) *Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. ibid.*

(4) *Et servient ei, et servient filio ejus, etc. donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. ibid. 7.*

ment engagés à faillir toujours , parce qu'ils avai-ent failli une fois , elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté , et leur sûreté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hotham père et fils , qui avaient donné le premier exemple de perfidie en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull , choisirent la reine pour médiatrice , et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverley , mais ils furent prévenus et décapités ; et Dieu , qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles , ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres , dont le crédit était grand , et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle , et si Dieu n'eût point été inflexible , si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable , elle aurait guéri les esprits , et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait , Messieurs , que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins , et , malgré la défection de tant de sujets , malgré l'infâme désertion de la milice même , il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne , pour avoir des armes et des munitions , non-seulement ses bijoux , mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février , malgré l'hiver et les tempêtes ; et , sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée , qui avait été mariée à Guillaume , prince d'Orange , elle va pour engager les États dans les intérêts du roi , lui gagner des officiers , lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver n'arrête pas onze mois après , quand

il faut retourner auprès du roi ; mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit , et quelques-uns d'entr'eux se précipitèrent dans les ondes. Elle , toujours intrépide autant que les vagues étaient émues , rassurait tout le monde par sa fermeté ; elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu , qui faisait toute sa confiance , et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés , elle disait avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme , que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ! et , pour s'être sauvée du naufrage , ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'Amiral , où elle était , conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer et qui dompte ses flots soulevés , fut repoussé aux ports de Hollande , et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux (1) ; et , comme disait un ancien auteur , ils n'en peuvent pas même supporter la vue. Cependant , onze jours après , ô résolution étonnante ! la reine , à peine sortie d'une tourmente si épouvantable , pressée du désir de revoir le roi et de le secourir , ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions , et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots , une autre tempête lui fut presque fatale : cent piè-

(1) *Naufragio liberati , exindè repudium et navi et mari dicunt. Tertul. de Pœnit. 7.*

ces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse ; tant elle était au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte ! Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes ; elle assiège et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche, elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence ; les rebelles étaient consternés ; et si la reine en eût été crue ; si, au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux sièges infortunés de Hull et de Gloucester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut anqué : le terme fatal approchait ; et le Ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « Tu sais vaincre, » disait un sage Africain au plus rusé capitaine qui fût jamais, « mais tu ne sais pas user de ta victoire. Rome, que tu tenais, t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre (1). »

(1) Tum Maharbal : Vencere scis, Annibal, victoriâ uti nescis.  
Depuis

Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sièges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur ; et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel ! veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée ! elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs ; sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles ; et, quoiqu'ignorant sa captivité et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse ; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris

Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam.  
Liv. Dec. 3. lib. 2 et 6.

et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents, ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'État, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, au tant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre et aux sentimens d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les ames qu'elles sont plus grandes et plus élevées ! Ce fut un conseil à peu près semblable qui abassa autrefois David sous la main du rebelle Achish : « Le voyez-vous, ce grand roi, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, le voyez-vous seul abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres ? ne sachant, poursuit Salvien, de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrisseur savait, ou de ce que Séméi avait l'insolence de lui

maudire (1). » Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler pour ainsi dire à la France même, et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : « Le Seigneur des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste (2). » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand : Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses : Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours ; Anne, d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissemens des chrétiens affligés ; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur ou vengeur présent de la majesté vio-

(1) Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publicè non timeret. *Salv.* l. 2. de Gubern. Dei. 5.

(2) Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclitos terræ. *Isa.* 23. 9.

lée ! Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre ; tout lui manque , tout lui est contraire. Les Écossais , à qui il se donne , le livrent aux parlementaires anglais , et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée , cette armée , tout indépendante , réforme elle-même à sa mode le parlement qui eût gardé quelques mesures , et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France , la Hollande , la Pologne même , et les puissances du nord les plus éloignées. Elle ranime les Écossais , qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur , dont le succès paraît infaillible , tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans , l'unique espérance de sa maison , et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi , qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit , et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse , parce que sans cesse il se souvient qu'il est elle. O mère ! ô femme ! ô reine admirable , et digne d'une meilleure fortune , si les fortunes de la terre étaient quelque chose ! enfin il faut céder à votre sort : vous avez assez soutenu l'État , qui est attaqué par une force invincible et divine ; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux , lorsque le grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre ; ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'État , lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? qui pourrait raconter ses plaintes ? Non

Messieurs , Jérémie lui-même , qui seul semble être capable d'égaliser les lamentations aux calamités , ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « Voyez , Seigneur , mon affliction ; mon ennemi s'est fortifié , et mes enfans sont perdus ; le cruel a mis sa main sacrilège sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée , et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi , je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors ; mais je sens en moi-même une mort semblable (1). »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes , saintes filles , ses chères amies ( car elle voulait bien vous nommer ainsi ) , vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur , et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait , mettez fin à ce discours en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles : combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une , de l'avoir faite chrétienne ; l'autre , Messieurs , qu'attendez-vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non : c'est de l'avoir faite reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ; il faut éclater , percer cette enceinte , et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Évangile ! et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix , quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent , nous transportent , nous égarent , nous font

(1) Facti sunt filii mei perditii , quoniam invaluit inimicus. Lam. 1. 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. Ibid. 1. 10. Polluit regnum et principes ejus. Ib. 2. 2. Recedite à me , amarè flebo ; nolite incumbere , ut consolemini me. Isa. 22. 4. Foris interficit gladius , et domi mors similis est. Lam. 1. 20.

oublier Dieu , nous-mêmes , et les sentimens de la foi. De là naissent des monstres de crimes , des raffinemens de plaisir , de délicatesses , d'orgueil , qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : « Malheur à vous qui riez ! malheur à vous » qui êtes pleins et contens du monde ! (1) » Au contraire , comme le christianisme a pris naissance de la croix , ce sont aussi les malheurs qui le fortifient : là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses desirs de la terre au Ciel ; là on perd tout le goût du monde , et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles , quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement et nous arracher cet aveu d'avoir failli , qui coûte tant à notre orgueil. Alors , quand les malheurs nous ouvrent les yeux , nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait et de ce que nous avons manqué de faire , et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible : nous voyons que Dieu seul est sage , et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires , une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité , avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche , sans aucune consolation de la part des hommes , notre malheureuse reine ( donnons - lui hautement ce titre dont

(1) *Vae qui ridetis ! vae qui saturati estis ! Luc. 6. 25.*

elle a fait un sujet d'actions de grâces ) , lui faisant étudier sous sa main ces dures , mais solides leçons. Enfin , fléchi par ses vœux et par son humble patience , il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu , et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre , ni les conseils ramener , sont revenus tout - à - coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté , ils en ont à la fin détesté l'excès , honteux d'avoir eu tant de pouvoir , et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup : sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas ; il a cru qu'en quelque état que fussent les rois , il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois , qu'il a protégées , l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres , et fait régner avec lui la justice , la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement ; mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état : le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu , qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts , parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée , quand elle fut arrivée , alla prendre comme par la main le roi son fils , pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les empires , et , dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés , elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux (1) , et où l'on

(1) *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. Aug. 5. de Civit. 24.*



voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais ; elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes, et combien la médisance se donne d'empire quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de Sainte-Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés ; aucun ne lui sembla léger ; elle en faisait un rigoureux examen : et, soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande reine ! et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces,

qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines ; et avec des titres superbes elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et, content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons !